

# BIOPIGS

## Sophie Perez et Xavier Boussiron

L'Arsenic, centre d'art scénique contemporain –  
Lausanne/21 et 22 janvier 2016

**Comédie bouffonne, happening, farce hilarante : *Biopigs* (contraction de biopic et de pig) déconstruit puis reconstruit sur le mode burlesque le versant romanesque et cruel des biopics. Les auteurs, Sophie Perez et Xavier Boussiron, de la compagnie Zerep, nous rappelle que le carnaval, avec son inversion des valeurs, sa mise en scène de la monstruosité et sa violence, n'a rien perdu de son pouvoir de subversion.**

■ À force de faire exploser le théâtre depuis plus de quinze ans avec des pièces outrées, il fallait bien qu'un spectacle qui n'en finisse pas de finir soit créé. Ainsi se présente *Biopigs*, la dernière création de Sophie Perez et Xavier Boussiron : une pièce clownesque qui aligne d'abord

les fins de pièces, les saluts et les applaudissements enregistrés. La fin du *Don Juan* tellement hâââbité de Jacques Weber, celle, très approximative, de *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert, avant les salutations face public, le corps qui se plie, la main sur l'épaule, le regard perdu – comédien jusqu'au bout qui surjoue l'émotion. Et le meilleur pour la fin : se diriger vers les coulisses en courant, revenir sous les applaudissements, en courant, parce qu'au final, au théâtre, on court. Un rituel pour montrer qu'on est bien vivant, que tout ce qu'on vient de faire, c'est du faux. Courir pour se débarrasser de son personnage et communiquer à ce public assis un peu de sa vie à soi. En travaillant la fin et la sortie des pièces, *Biopigs* (1) construit une formidable

dramaturgie de coups de théâtre doublée d'une leçon de cabotinage. C'est la fin sans les moyens, un peu écœurant comme un repas qui alignerait les desserts et passages au vestiaire sans jamais dresser les hors-d'œuvre.

### PARADE ET RELÂCHE

Trop de théâtre tue le théâtre. Aussi Sophie Perez et Xavier Boussiron ont-ils d'abord écrit une pièce de « fins de partie », une tuerie en série. Les cadavres arrivent ensuite. Deuxième temps du carnaval – l'inversion est inscrite dans le nom de la compagnie : Zerep, lire Perez à l'envers –, la parade de foire avec des personnages ayant existé, toute ressemblance ou coïncidence étant totalement assumée et absolument ratée. Et l'on trouve tous les genres

dans ce cabaret-purgatoire : une Ludwig boursofflé, un Peggy Guggenheim en gondole électrique, une Sammy Davis Jr, Joan Crawford en maman hystéro-chérie, et, fesses nues au piano, Elton John.

Mais qu'est-ce qui se trame dans cette ferme des célébrités ? Que racontent Sophie Perez et Xavier Boussiron – elle qui vient des claquettes, a été assistante du scénographe de Fellini, a suivi les cours d'une école de scénographie et de costumes, lui, diplômé de l'école des beaux-arts de Bordeaux, qui intègre la variété italienne et l'orgue de Charlie Oleg dans le rock ? Un tir à vue sur les monstres sacrés qui portent la voix ? Une caricature des genuflexions du monde du théâtre devant les grands textes ? Une gifle bien sentie aux académismes de



tout bord ? Il y a certes de cela, mais le théâtre de Perez et Bousiron ne se limite pas à un jeu de massacre, aussi réjouissant soit-il. Il y a de l'opérette, mais chantée par Gombrowicz (1967), il y a *Parade*, mais les costumes impraticables sont de Picasso (1917), il y a *Relâche* et c'est signé Picabia (1924). Qu'est-ce que cela veut dire ? Que ce théâtre joue les farces et attrapes avec un sens historique du happening, forme dégénérée prémonitrice des désastres et de la fin d'un monde à venir. Et c'est dans cette Histoire qu'il faut situer la violence de Perez et Bousiron qu'on prendrait à tort pour du cynisme. Une violence *rigolarde* qui s'est déjà jouée à plusieurs, dans des collaborations telles que celles d'Arnaud Labelle Rojoux, Jean-Yves Jouannais ou Pacôme Thieullement, les apôtres respectifs de *l'Art parodique*, des *Artistes sans œuvre* et du magnifique *l'Homme électrique*, *Nerval et la vie*.

#### À BAS LES ARTISTES !

Mais alors de quoi *Biopigs* est-il le symptôme ? Du pire... qui prend la forme depuis quelques années du biopic. À savoir la vie d'une star, racontée de la naissance à sa mort,

avec un goût prononcé pour les destins bancals, les immenses ratages, les statues qu'on déboulonne, comme le Freud décompensé par Michel Onfray. Le biopic est devenu ce virus qui, après avoir contaminé le cinéma, s'attaque au roman français – je ne reviendrai pas sur l'inflation de textes qui chaque année s'appuient sur la vie de héros ayant existé. Chaque rentrée littéraire peut désormais se regarder comme le défilé ininterrompu de personnalités dont on raconte la vie. Peu importe les réussites ou les échecs. Ce qui se joue là, c'est le redoublement romanesque de figures identifiées dont on attend toujours qu'elles se fracassent. C'est peut-être en cela que le biopic serait aujourd'hui un art cochon – *Biopigs*: l'élevage en batterie de personnalités avant d'être sacrifiées.

Quand Perez et Bousiron mettent en scène les délires de Ludwig vus par Visconti, la folie de Peggy Guggenheim, ce n'est pas le spectacle ridicule de leur déchéance qu'ils exposent, mais l'image qu'on en retient, et le sentiment de haine sous-jacent. La caricature préexiste à ce théâtre, le jeu de *Biopigs*

consiste à la démultiplier, à l'outre jusqu'au moment où chacun comprend qu'il en est responsable. Que ce qu'on aime chez Peggy Guggenheim, ce n'est pas sa collection d'art moderne, mais les photographies rassurantes d'une riche mémé à chiens devant son palais vénitien, qui prenait la mer avec une paire de lunettes à faire rêver cette folle d'Elton John. De même pour Ludwig et les autres. Aujourd'hui, ce que l'époque veut retenir des héros, des artistes, c'est la parade de *Freaks* (2), une belle bande de tarés sur lesquels il est permis de cracher.

#### INSTALLER LE THÉÂTRE

La scène de Perez et Bousiron est le lieu magnifique de cette mise à mort. Après les fins de spectacle, à bas les artistes ! C'est dire que la responsabilité est partagée sur le plateau, travaillé comme une installation quand d'autres posent des décors. Pour *Biopigs*, mise en scène sublime de tous les foirages possibles, il y a une sculpture comme on aimerait en voir à la Fiac : de grands yeux tristes, un monstre gentil et rose qui va vomir une marée noire, avaler une actrice, en

recracher une autre comme le poisson a recraché Jonas. Pas de décor, la sculpture est autonome, elle pré-existe à la pièce. C'est au théâtre ensuite de s'adapter et de savoir comment composer avec elle. C'est là, dans cette inversion scénographique, que se joue la singularité du théâtre de Perez et Bousiron : faire avec la beauté, poser l'art d'abord, le reste ne peut qu'advenir. Il se peut que ce soit du cochon.

**Laurent Goumarre**

(1) *Biopigs*, avec Sophie Lenoir, Marlène Saldana, Stéphane Roger, Er Ge Yu, a été présenté du 9 au 19 avril 2015 au Théâtre Nanterre-Amandiers, du 16 au 19 septembre 2015 aux Subsistances, Lyon, les 7 et 8 octobre 2015 à La Criée, Marseille, dans le cadre du festival Actoral. (2) Allusion à *Freaks, la monstrueuse parade*, film de Tod Browning réalisé en 1932, mettant en scène des infirmes et des nains (ndlr).

Laurent Goumarre est critique de danse. Il présente l'émission culturelle « Entrée libre » sur France 5 et « Le Nouveau rendez-vous » sur France Inter.

« *Biopigs* ». 2015. (Ph. Philippe Lebruman)



A comedy, happening and hilarious farce, *Biopigs* deconstructs and then reconstructs a burlesque version of the cruel narrative arc of biopics. Its authors, Sophie Perez and Xavier Boussiron of the Zerep company, remind us that the carnival, with its inversion of values and staging of monstrosity and violence, has lost nothing of its subversive power.

After fifteen years of making theater explode with their outrageous plays, it was time to come up with a truly never-ending ending. The result is *Biopigs*, Sophie Perez and Xavier Boussiron's latest spectacle, a buffoonish production that lines up end to end the final moments of plays, complete with bows and canned applause. The conclusion of *Don Juan* by Jacques Weber and *Clôture de l'amour* by Pascal Rambert, and then the actors bowing to the public, body bent, hand on shoulder, vacant gaze, hamming it up, totally overdone. The best is saved for last: dashing offstage, coming back onstage amid applause and then dashing off again, because in theater one is always dashing somewhere. A ritual to demonstrate that one is alive and that everything that just happened didn't happen. Dashing to step out of one's character and convey a little of one's own true self to the audience. By reprising the ends of plays and the post-curtain stage business, *Biopigs* (1) constructs a terrific dramaturgy composed of equal parts of high theatricality and high camp. We have endings with no middles, a bit offputting

like a meal solely composed of desserts followed by an exit through the cloakroom with never any main course.

#### PARADES

Too much theater kills theater, so Perez and Boussiron started by writing a play made up of end-games, in this case, serial murders. Then came the corpses. In a carnival everything is reversed, just like the name of the company (Zerep, Perez spelled backwards). The circus parade with people who have really existed, any resemblance being completely deliberate and never at all real. There's a little of everything in this cabaret from hell: a bloated King Ludwig, Peggy Guggenheim in an electric gondola, Sammy Davis, Jr., Joan Crawford as an hysterical mommy dearest, and, bare butt at the piano, Elton John.

But what's really happening on this celebrity farm? What are Perez and Boussiron telling us, the former a one-time tap dancer, assistant set designer girl for Fellini, student at a stage set and costume school, the latter a Bordeaux art school graduate who likes to make rock music with a mix of Italian variety shows and the kitsch Hammond organ of Charlie Oleg? Potshots at big shot personalities? A caricature of the theater world genuflecting to Great Texts? A slapstick slap in the face for academicism of all kinds? Clearly all that, but Perez/Boussiron stage works are not just a matter of setting them up and knocking them down. Before them there was Gombrowicz's

*Operette* (1967), *Parade* with Picasso's impossible costumes (1917) and Picabia's *Relâche* (1924). In other words, theirs is a theater that jokes around with a sense of history, including that of the happening, a degenerate premonitory form of the disasters and end of the world to come. Perez/Boussiron's violence should be situated in this history, lest it be mistaken for cynicism. A jokey violence that has previously been on display in collaborations with other people such as Arnaud Labelle Rojoux, Jean-Yves Jouannais and Pacôme Thieullement, apostles, respectively, of *Art parodique*, *Les Artistes sans œuvre* and the magnificent *Homme Électrique*, *Nerval et la vie*.

#### DOWN WITH THE ARTISTES!

Of what is *Biopigs* the symptom? Of the worst, which, for many years, has taken the form of the biopic: the life of a star, told from birth to death, with a pronounced taste for shaky destinies, huge failures, the icons we love to knock down, like Freud decompensated by Michel Onfray. Biopics are a virus that after attacking movies are now attacking the French novel, with more and more "historical novels" based on the life of someone who really existed. French publishing can now be regarded as an uninterrupted parade of real-life characters. Their successes and failures don't matter. The point is the literary reconstitution of identifiable figures whose crackup is eagerly anticipated. In this sense, biopics are

«Biopigs», 2015. (Ph. P. Lebruman)

today's filthy art, and biopigs the battery production of porker personalities destined for the slaughterhouse.

When Perez and Boussiron stage the delirium of King Ludwig as seen by Visconti and Peggy Guggenheim's insanity, what is represented is not the ridiculous spectacle of their fall but the image of them that has been constructed and the hatred underlying that image. This theater takes readymade caricatures and pushes them over the top until we all realize who is responsible for this. What we love about Peggy Guggenheim is not her collection of modern art but the reassuring photos of a rich old biddy with her dogs in front of her Venetian palazzo, an old lady who takes a dip in the ocean wearing a pair of sunglasses that would make Elton John swoon with envy. The same goes for Ludwig and all the rest. What today's world wants from heroes and artists is a Freak parade,<sup>(2)</sup> a fine bunch of nut-cases we are invited to spit on. For Perez and Boussiron, the boards are a magnificent site for an execution. After the ends of the plays, down with the artistes! The responsibility is shared on stage, an installation where others would have put up scenery. For *Biopigs*, a sublime *mise-en-scène* of all possible fuckups, they used a sculpture that deserves to be in the FIAC contemporary art fair, with great sad eyes, a gentle, pink monster who vomits a sea of black, swallows an actor and spits out another like the whale that spat out Jonah. This sculpture is not a set. It is autonomous, pre-existing the play. It's up to the play to adapt and learn how to work with it. This kind of theatrical inversion is Perez and Boussiron's signature: work with beauty, put art first, and let the rest unfold as it may. Even if it's piggy. ■

Laurent Goumarre  
Translation, L-S Torgoff

(1) *Biopigs*, with Sophie Lenoir, Marlène Saldana, Stéphane Roger and Er Ge Yu, played from April 9-19, 2015 at the Théâtre Nanterre-Amandiers; September 16-19 at Les Subsistances in Lyon; and October 7-8 at La Criée in Marseille, as part of the Actoral festival. (2) An allusion to *Freaks*, the 1932 Tod Browning film, featuring cripples and dwarves.

Laurent Goumarre is a dance critic. He hosts the cultural broadcasts "Entrée libre" on France 5 television and "Le Nouveau rendez-vous" on France Inter radio.

